

Josée Mattei

## La langue de Wolfson \*

« Les Grecs de l'Antiquité disaient : le plus grand bonheur qui puisse échoir à un homme, c'est de ne pas être né <sup>1</sup>. »

Ce « chœur », comme un refrain, porte en lui la question de l'être. Il s'énonce et s'affirme à plusieurs reprises dans les livres de Louis Wolfson, l'un paru en 1970, *Le Schizo et les langues* <sup>2</sup>, l'autre paru en 1986, *Ma mère musicienne est morte...* Tous deux sont écrits en français.

Louis souffre beaucoup et « traîne son cadavre (encore "vivant") en avant » (*Ma mère...*, p. 128). Pourquoi être né ? Puisque la vie n'est que douleurs. « [...] l'orifice par où je fus sorti, sans l'avoir demandé, dans ce monde infernal de mensonge, de lutte, d'échec, de souffrance, de mort, mon portail à un dilemme démoniaque duquel ma seule délivrance sera ma mort » (*Ma mère...*, p. 158). Nul doute, Louis en témoigne, il est « un martyr de l'inconscient » et donc de la langue <sup>3</sup>. Il atteste d'être « possédé » par le langage. Et il va s'atteler à ne pas s'en laisser submerger et engloutir.

« [...] l'homme, dit Lacan, qui naît à l'existence a d'abord affaire au langage ; c'est une donnée. Il y est même pris dès avant sa naissance, n'a-t-il pas un état civil ? Oui, l'enfant à naître est déjà, de bout en bout, cerné dans ce hamac de langage qui le reçoit et en même temps l'emprisonne <sup>4</sup>. » Et la question est de savoir comment il va

\* Après-midi des cartels, à Paris le samedi 9 juin 2007.

1. L. Wolfson, *Ma mère musicienne est morte...*, Paris, Navarin, 1984, p. 53. Dans la suite du texte, seul le numéro de la page sera indiqué, précédé de « *Ma mère...* ».

2. L. Wolfson, *Le Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, NRF, 1970. Dans la suite du texte, seul le numéro de la page sera indiqué, précédé de « *Le Schizo...* ».

3. J. Lacan, *Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 149.

4. Entretien de Jacques Lacan à *L'Express*, le 31 mai 1957.

prendre les choses. Alors comment Wolfson va-t-il se débrouiller de ce langage, de ce hors-sens ?

### Une œuvre

*Le Schizo et les langues*, écrit directement en français, retrace sa tentative de recourir aux langues étrangères afin de border le gouffre dans lequel il risque de tomber à l'écoute de la langue anglaise, la langue maternelle autrement dite « la langue interdite », qu'il se refuse à parler. Pour cela, il s'appareille aussi d'une radio avec écouteurs ou d'un walkman.

Cette langue, en suivant Lacan, il la nomme *lalangue* en un seul mot. J'extrais quelques occurrences de son travail d'élaboration qui sont assez éclairantes. C'est en 1971 dans « Le savoir du psychanalyste » (leçon du 2 décembre) que Lacan l'utilise une première fois. Lalangue, c'est le matériel, c'est-à-dire des S1. Je le cite : « [...] dans le champ de lalangue, l'opération de la parole ». Dans cette notion de matériel, il y a une dimension de réel. Puis en 1974 (le 30 mars, Conférence au centre culturel français de Milan), il précise que *lalangue* veut dire lallations et c'est quelqu'un d'incarné – la mère – qui transmet cette lalangue. En 1975, lors d'une autre conférence (à la Columbia University<sup>5</sup>), il insiste pour rappeler que c'est d'origine qu'« il y a un rapport entre lalangue appelée aussi langue maternelle, et l'enfant, c'est d'elle qu'il la reçoit. Il ne l'apprend pas ».

Pour Wolfson, il s'agit de s'en extraire, car elle est persécutrice tant elle est chargée de jouissance. Pour ce faire, il fait un instrument de ces mots en créant une autre langue faite de multiples langues.

Louis a 28 ans et reste étudiant, un étudiant perpétuel passant de l'étude des langues – le français, l'allemand, le russe et l'hébreu – à l'étude des livres de médecine dont il apprend des passages par cœur. Notamment durant la période de la maladie de sa mère, objet d'un second ouvrage, écrit quinze ans plus tard : *Ma mère musicienne est morte...* Il souhaite témoigner de ces mois de maladie parce que sa mère a laissé de courtes notes écrites durant ce temps et parce que ce qui entoure cette mort lui fait signe : date de la mort, heure, lieu. Il interprète ce hasard, c'est-à-dire les allitérations en M : « [...] la prise de conscience de ces coïncidences, allitératives et numériques,

5. *Scilicet*, n° 6-7, p. 47.

m'avaient bien fait quelque chose » (*Ma mère...*, p. 192). En voici le titre entier : *Ma mère musicienne est morte de maladie maligne mardi à minuit au milieu du mois de mai mille 977 au Mouroir Mémorial à Manhattan*. Wolfson nous fait bien sentir là combien il est pris dans la dérive des mots qui ne font pas chaîne signifiante. Les mots lui font signe, ils pèsent de tout leur poids.

« Le jeune homme schizophrénique » comme il se nomme se sentait contraint de mener son œuvre à bien. Quelle est la nature de cette contrainte ? C'est une contrainte à vivre malgré la voix, la langue de sa mère et ceci faute de corps.

### **De quelle œuvre s'agit-il ?**

Il me semble qu'il s'agit pour Wolfson de se séparer de la mère par la création d'une autre langue, et par sa réforme de l'orthographe de trouver une suppléance au Nom-du-Père.

Cette œuvre est d'abord un « procédé linguistique » aboutissant dans un second temps à une réforme de l'orthographe. « Cérémonial si [...] irrésistible chez lui, et consistant à changer sur-le-champ les vocables anglais en des vocables étrangers, ces derniers d'ordinaire engendrés dans son esprit d'après son désir de démembrer ces premiers, et de gauche à droite, en les désossant pour ainsi dire, en les dépouillant de leur squelette (les consonnes), et donc ces derniers (les mots étrangers) ayant chacun un sens similaire et en même temps un, tout au moins, son similaire à ces premiers (les vocables anglais), en quelque sorte leurs procréateurs dans l'âme aliénée [...] » (*Le Schizo...*, p. 138).

Dans un premier temps, il s'agit de changer la langue anglaise en langue étrangère. Il se met donc à apprendre les mots à l'aide de dictionnaires de langues mais aussi de dictionnaires interlangues afin de transformer, convertir les mots maternels simultanément. C'est une trouvaille protectrice. « [...] en faisant ces découvertes linguistiques pour ainsi dire, il se sentait très intelligent, très capable, très doué, peut-être comme s'il avait fait des contributions vraiment importantes à la somme des connaissances humaines » (*Le Schizo...*, p. 140). Entre les mots des différentes langues, il crée des liens de parenté, de filiation ; il les appelle « les mots congénères ». Il se fait créateur d'une langue. Il en vient même à couper les mots en

syllabes ou à utiliser les consonnes pour les faire associer aux mots d'une autre langue. Ainsi, *EARLY* devient en français *SUR-LE-CHAMP* en conservant les lettres R et L. Autre exemple : la phrase impérative de sa mère : « Don't trip over the wire ! » (« Ne trébuche pas sur le fil ») devient selon le procédé : « Tu'nicht trébucher über hè provoloka. » Car il y a nécessité que le mot soit identique dans le son et similaire dans le sens. La phrase est donc fabriquée de mots allemands, français, hébreux et russes. Cette transformation n'est efficace que si elle se fait en simultanéité avec la parole de sa mère.

Cette conversion aboutit à ce qu'il appelle : la Réforme. La réforme orthographique consiste à supprimer les lettres parasites, par exemple les *m* doubles ainsi que les consonnes doubles, le *p* parasite comme dans *prompt* et les *u* serviles, c'est-à-dire ceux situés après les *q*. Le « et » est signalé par le signe & (« et » commercial) ou bien par un astérisque, \*. Les *h* sont supprimés et un accent grave sur la lettre placée après en marque la trace, par exemple : *habile* devient *àbile*. Mais les *h* suivis de *o* sont particularisés. Le *o* prend un tréma. Il s'agit d'une simplification de la langue par une disparition de son étymologie, de l'origine et de la filiation des mots. Ainsi, *doigt* devient *doi*. De cette réforme on obtient : « le jeune homme schizophrène » devient « le jeune öme sqizofrène ». Je fais l'hypothèse que c'est une aseptisation, un assèchement de la langue, ce qui veut dire lui ôter sa dimension de jouissance. Il s'agit de tenter un capitonnage afin de cesser d'en être possédé.

### **Éléments d'histoire**

Deux faits sont mis en avant par Louis. Rose, sa mère, évoque son ex-mari comme « un ancien » – il était de dix ans son aîné. Elle se vante à plusieurs reprises de l'avoir trompé en ne lui disant pas qu'elle avait une prothèse oculaire. Son père, l'homme berné, disait, selon Rose, qu'il « s'était marié avec une chatte dans un sac ». Elle était devenue borgne à la suite d'une maladie infantile. À la place de cet œil manquant, elle porte une prothèse en verre qu'elle ôte la nuit venue. Cette mère est une femme pourvue d'un handicap mais phallicisée par cette prothèse. Elle avait de ce fait un champ visuel réduit mais ce déficit visuel était compensé par « le travail de ses cordes vocales ». Elle joue de l'orgue électrique et chante des chansons. Bien plus, la voix de la mère occupe une place centrale dans la vie de

Louis. « Ses organes de parole » comme il les nomme la font parler d'une voix forte et aiguë, « hurlante » et avec des accents de triomphe. Rose est décrite par son fils comme pouvant faire « un spectacle hystérique n'importe où ». Elle n'hésite pas à le faire hospitaliser sous contrainte et à son insu. Liées semble-t-il à son caprice, ces hospitalisations surprennent toujours Louis et la rendent suspecte à ses yeux : c'est la preuve qu'il n'a que peu d'intérêt pour elle, contrairement à ce qu'elle dit. Il voyait alors débarquer la police pour le chercher, le plus souvent la nuit. Au cours de ces hospitalisations, il subira plusieurs chocs électriques. Il s'évadera parfois, se réfugiant quelquefois chez son père, auprès duquel il ne trouve pas d'appui. Le second mari, Sam, est cuisinier, beau-père soumis et falot décrit par Louis comme un homme sournois. Père et beau-père sont des figures apathiques et inconsistantes.

Les rencontres du père et du fils ont lieu dans les cafés ou les lieux publics. Ils se tiennent côte à côte sur un banc : le père « bayant aux corneilles », inactif et pour lequel Louis éprouve un certain mépris. Celui-ci lors de leurs rencontres lui donne quelques billets. Le père errant de banc en banc en fumant le cigare loge dans une chambre meublée et ne travaille pas. Il tente même de dissuader son fils d'apprendre les langues étrangères, lui-même ayant refusé de parler le yiddish qu'il appelle « langue bâtarde », car elle ne possède pas la grammaire.

### **Barrer la jouissance**

Une question se pose à Louis : comment lui, « le jeune homme à l'esprit fendu » ayant parlé tardivement, ayant lutté pour apprendre à lire, se passionne-t-il pour l'étude des langues étrangères ? Il apprendra à écrire la langue française par le seul usage du dictionnaire. Il l'appelle sa « manie » ou bien « son habitude obsédante et irrésistible. »

Il sait avoir été malade très tôt. À 20 ans il arrête ses études de médecine. Le diagnostic de schizophrénie est posé et il ne le conteste pas, au contraire, c'est en quelque sorte son identité. Le discours indirect utilisé dans le livre rapporte ses paroles ou bien ses pensées et indique que quelque chose reste encore possible ou probable.

Il parle de lui à la troisième personne et se nomme : « L'étudiant en idiomes schizophrénique, ou l'étudiant des langues,

ou le jeune homme aliéné, ou l'étudiant en idiomes dément, ou l'étudiant de langues égoïste et aliéné, l'esprit psychotique, et bien d'autres... » Il témoigne aussi en utilisant le temps de l'imparfait et du conditionnel passé de son impossibilité à habiter la langue et à n'être qu'habité par elle. Habiter la langue, c'est avoir prise sur le symbolique ; c'est accepter les commandements qui régissent les lois de la parole et du langage, la castration. Le symbolique permet une prise sur le réel et fait barrage à la jouissance. C'est dire que oui et dire que non – moment de constitution du sujet. Il semble que la schizophrénie est à situer dans ce temps comme une impossibilité de la mise en place du symbolique, celui de l'affirmation et celui de la négation. Pas de place ni pour la métaphore ni pour l'équivoque.

Dans « La réponse au commentaire de Jean Hyppolite », dans les *Écrits*, Lacan dit ceci qui me paraît éclairant de la position schizophrénique : « Dans l'ordre symbolique, les vides sont aussi signifiants que les pleins ; il semble bien, à entendre Freud aujourd'hui, que ce soit la béance d'un vide qui constitue le premier pas de tout son mouvement dialectique. C'est bien ce qui explique, semble-t-il, l'insistance que met le schizophrène à réitérer ce pas. En vain puisque pour lui tout le symbolique est réel <sup>6</sup>. » Louis ne peut traiter avec la présence symbolique de sa mère, car il y a une impossibilité structurale. Entre lui et cet Autre il n'existe pas de rapport dialectisable faute du désir de la mère, du Nom-du-Père et de la signification phallique qui seuls sont à même d'arrimer le sujet.

En 1911, dans son texte « Le président Schreber », Freud situe la schizophrénie par rapport à la paranoïa et précise qu'elle est « un abandon de l'amour objectal et un retour à l'autoérotisme infantile ».

Pour Louis, la langue maternelle est « la langue interdite ». La mère le pénètre, le frappe, le vexé, le blesse de mots anglais. Et il est sommé de s'en protéger sinon elle l'engloutira. « Ce sont les maudits mots anglais » (*Le Schizo...*, p. 211). Il emploie donc un arsenal de moyens de défense. C'est un combat qu'il livre. Là se joue « comme une collusion mortelle avec la mère <sup>7</sup> ». Aversion et persécution de la langue anglaise, des mots de sa mère. Citons : « [...] peut-être cet

6. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 392.

7. J. Oury et M. Depussé, *À quelle heure passe le train... Conversations sur la folie*, Paris, Calmann-Lévy, 2003, p. 78.

arrangement, un pouce dans une oreille et un écouteur assourdissant dans l'autre, ne le laisserait-il même rien du tout écouter des propos anglais de sa mère ; certainement il atténuerait, sinon tuerait tout à fait, n'importe quel ton de triomphe qu'elle aurait dans la voix en pensant pénétrer son fils schizophrène de mots anglais » (*Le Schizo...*, p. 202).

En 1915 (« L'inconscient »), Freud propose pour l'étude des mécanismes de la schizophrénie de mettre en avant ce qu'il appelle « le surinvestissement des représentations de mots ». Les mots pour Louis Wolfson sont donc coupés de leur signification et fonctionnent comme la chose elle-même. Les mots sont matière. Freud dans ce texte parle aussi de « langage d'organe » (p. 113) : « [...] la relation à l'organe s'est arrogé la fonction de représenter le contenu tout entier. » Les mots prennent le poids des choses.

Malgré les déclarations d'amour de sa mère à son endroit, il la sait « indifférente » à lui. Preuve en est son insistance à lui introduire la langue anglaise et à refuser de lui parler une autre langue comme il le lui demande. De même, il formule assez lucidement qu'il est sa raison d'être, et sa raison de ne pas être folle (*Le Schizo...*, p. 142) ! Plus, il la maintiendrait en vie telle une machine, et il évoque à ce moment du texte le cœur artificiel qu'il aimerait créer. Je le cite : « [...] arrivée à son côté elle disait de temps à autre quelque chose de bien inutile – du moins le jeune homme le pensait-il et naturellement en anglais, et en semblant si remplie d'une espèce de joie macabre par cette bonne opportunité d'injecter en quelque sorte les mots qui sortaient de sa bouche dans les oreilles de son fils, son seul enfant – ou comme elle le lui avait de temps en temps dit, son unique possession –, en semblant si heureuse de faire vibrer le tympan de cette unique possession et par conséquent les osselets de l'oreille moyenne de ladite possession, son fils en unisson presque exacte avec ses cordes vocales, à elle et en dépit qu'il en eût » (*Le Schizo...*, p. 183). Louis est tout entier livré à la jouissance de l'Autre maternel, identifié au tuyau de l'oreille. L'oreille par laquelle entre la voix maternelle, mise en scène de l'inceste. Il s'agit pour lui non pas d'un fantasme de pénétration mais d'une pénétration réelle. Ne pourrait-on pas évoquer là le rapport sexuel ?

Deux autres zones, des trous non bordés : la bouche et l'orifice anal. Des tuyaux représentent son corps. Il n'y a pas eu cette unification du corps par l'image. Louis n'est que tuyaux ouverts à tous les vents et qu'il échoue à obturer. Il va même, par ce qu'il appelle « du masochisme (asexuel en apparence) », prendre des douches glacées ou bien brûlantes afin de tenter, me semble-t-il, d'unifier ces morceaux de corps. C'est ce qu'il appelle « l'expérience de souffrance ».

Cette création de langue, cette transformation de mots, cette réforme de l'orthographe tente de border, de contenir, d'envelopper ses tuyaux de corps et de boucher les orifices. Wolfson tente de délimiter, d'unifier ce corps « par une sorte d'incorporation du symbolique » (Bernard Nominé).

#### **Pour conclure, vers une stabilisation ?**

*Le Shizo...* se termine sur une note pacifiée, l'ébauche de la constitution d'un délire. Wolfson a entrevu « la vérité des vérités », la certitude « incontestable que la vie humaine n'aurait jamais dû naître » (p. 253).

Une certaine stabilisation s'ensuivra, son père mais aussi sa mère et son beau-père ayant consenti à lui parler yiddish. Côté nourriture, la tendance est plutôt à l'anorexie. Il ne s'est pas départi de son walkman.

Son délire met en place une cosmologie (structurer l'univers) ébauchée dans *Le Schizo...* et révélée au second ouvrage. Ce n'est plus lui, c'est la Planète. Un écart s'est creusé par la projection au-delà du danger. Il devient agent, celui qui dénonce.

La planète Terre étant peuplée de souffrance et de cadavres, il faut donc « la nettoyer, la purifier ». Le signifiant « Lavement ! » (*Enema !*), réduisant la jouissance tout en la contenant, devient donc ce qui instaure une nouvelle Loi de l'univers. « Crier à pleins poumons le mot magique de LAVEMENT comme si pour faire exploser à l'instant même la sale planète de souffrance et d'injustice, la Terre » (*Ma mère...*, p. 156). Et encore : « [...] je prêchais de droite et de gauche la stérilisation, par radioactivité, de notre planète très, très malade. La vraie Évangile » (*Ma mère...*, p. 164). C'est « le point final à une planète infernale ». Il n'est donc plus les orifices par lesquels



l'Autre maternel faisait intrusion et le tourmentait. C'est la Terre qu'il faut maintenant nettoyer, détruire afin qu'elle devienne un désert de jouissance. Il prône une euthanasie planétaire. Telle est sa certitude délirante qui lui restaure sa dignité de sujet.

Je terminerai en reprenant ces termes de Lacan : « dématernalisation », soit « qu'on apprenne à lire en s'alphabétissant », qu'on trouve dans la postface du séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux*<sup>8</sup> et qui rejoignent me semble-t-il une proposition de Freud dans le *Moïse* où, parlant du passage de la mère au père, il évoque un progrès de la civilisation, « une victoire de la vie de l'esprit sur la vie sensorielle » (p. 213).

Le sujet humain passe donc de la langue d'où il a à s'extraire à la bêtise. La langue seule le laisse aux prises avec la folie ; « l'alphabétissement » fait le lit de sa névrose.

8. J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux*, Paris, Seuil, 1973, p. 252.